

Et si on se démarquait

mardi

La revanche

Michel Kopp

Bonjour Jack, il est six heures et une belle journée s'annonce. Le soleil se lèvera dans vingt minutes et brillera toute la journée. Voici les dernières nouvelles : le président Singh a annoncé l'ouverture prochaine...

L'homme grogna en tâtonnant sur sa droite pour trouver ses lunettes. Il se leva, fit quelques pas pour enclencher la cafetière avant d'aller ouvrir sa fenêtre. Les piétons se pressaient déjà vers les buildings alentours dont les fenêtres s'illuminaient les unes après les autres.

Il bailla sans prêter attention à la suite des informations : ... ces usines permettront l'équilibre alimentaire de notre mégapole, qui compte maintenant quarante-trois milliards d'habitants...

Un contact étrange sous sa main. Ce n'est pas possible, se dit-il en se penchant légèrement. La façade était couverte d'un enduit verdâtre qui montait jusqu'à son quatrième étage. On dirait une sorte de lierre, murmura Jack en palpant les feuilles qui s'étaient étalées sous ses doigts. Il essaya d'en arracher une, en vain. La plante réagit en faisant un bond en avant, pénétrant d'une dizaine de centimètres dans le petit studio.

L'homme fit un saut en arrière. Trois tiges avaient jailli et avançaient lentement vers lui.

Un flash spécial sortait de la radio. La voix de la journaliste était plus aiguë, plus rapide aussi : ... plusieurs quartiers semblent envahis par un végétal grimpant, à croissance rapide, insensible aux produits phytosanitaires...

Des hurlements dans la rue. Jack se précipita à la fenêtre pour apercevoir une femme et un enfant étouffés par une espèce de liane.

C'est alors qu'il sentit la pression autour de ses chevilles.

Des cases

Valérie

Des cases, encore des cases. Pourquoi vouloir toujours chercher à tout caser dans des boîtes. Remarquez, c'est plus facile pour tout ranger. Ma mère me dit toujours : tu ne vas jamais réussir à te caser. Peut-être veut-elle qu'un homme me range dans une boîte ?

Dans une de ces horribles boîtes empilées, dans lesquelles on trouve plein de petites cellules. Et entre ces quatre murs, je verrai le monde par l'encadrement de mes fenêtres rectangulaires.

Je ne veux pas qu'on me mette un cadre autour du cou.

Et même si l'on dit que je ne tourne pas rond.

Moi, tout en haut, plus haut que ce rempart de marches, plus haut que ces pans de toits, sur un rebord de cheminée, à côté d'une tourterelle échappée de sa cage, je suis sur mon petit nuage.

Souvenirs de mon quartier

Gisèle Koenig

15 septembre 2015

Quelle surprise de recevoir dans mon courrier, ce vestige de mon passé. C'est avec beaucoup d'émotion que j'ai revu cet instantané de mon quartier.

Les images se bousculent. Que de souvenirs, en un instant j'ai vu se dérouler le film de mon adolescence.

Le temps s'est arrêté.

L'immeuble avec le mur de verdure était celui de mon oncle Blanc. Il avait paysagé tout ce quartier. Propriétaire de l'immeuble, il nous hébergeait.

De cet attique, je croyais dominer Paris tout entier.

C'était l'été, il faisait chaud. Le matin, par les fenêtres grandes ouvertes, le vent frais s'engouffrait.

Et ce mur était la fierté de mon oncle, les araignées la hantise de ma chère mère. Je rêvais de profiter de mes vacances pour faire la grasse matinée.

Hélas, la grue du 21 se chargeait de me réveiller en fanfare. Elle restaurait le toit du N°19 qui avait pris feu, créant une belle pagaille dans les immeubles à proximité. On a eu chaud.

De la rue montait le bruit familier de la vie de mon quartier. Le cafetier se hâtant d'installer sa terrasse, ses parasols avant l'arrivée des premiers clients. Celui qui court, c'est l'employé de la banque, toujours en retard. Monsieur Marcel lui tend sa première tasse de café. « Merci Marcel » ! « Pas d'quoi, bonne journée, mon gars » Monsieur Renard retraité SNCF depuis peu, accoudé à la balustrade de la cage d'escalier, regarde la vie défiler à ses pieds.

Regrette-t-il le temps où levé à 5 heures, casquette vissée sur la tête, il partait travailler ? Ce qui est sûr, l'escalier était mieux que la fenêtre sur cour de son appartement grand comme un mouchoir de poche. Et Rex trônait sur son vieux coussin, observant les passants. Aboyant à qui mieux mieux au passage d'un quidam inconnu au bataillon.

Après le lycée, je passais le voir. Il avait toujours une histoire de train à me raconter. Il m'offrait une limonade et un petit beurre BRUN. Les meilleurs pour lui.

Il aimait les tremper dans son café au lait, et quand ils fondaient, il les rattrapait avec la petite cuillère. Cela m'amusait beaucoup, il était si gentil, si doux. J'aurais aimé avoir un père présent comme lui. C'était mon ami. Mais, le plus extraordinaire, c'est le taxi arrêté devant la maison, qui vient chercher notre voisin de palier. Il part enfin réaliser son grand rêve, faire la traversée de l'Atlantique sur le dernier paquebot de la Cunard. Southampton- New-York, entrer dans le port du Nouveau Monde et voir de ses yeux la statue de la Liberté.

Revenir avec le Concorde. Les économies de toute une vie. Il avait programmé ce voyage pour son épouse trop tôt disparue. Il a longtemps hésité, puis, « on ne vit qu'une fois et j'emporterai dans mon cœur ma chère Elisabeth », disait-il les yeux pétillants de malice. C'est la vie. C'était ma vie, image de ma vie au quotidien. Oui l'espace d'un moment, grâce à ce cliché, j'ai revécu les moments heureux d'une adolescence encore insouciante. Cette promiscuité créait autour de moi une ambiance bon enfant, je me sentais protégé. C'était mon cocon, nous nous appartenions.

Merci à toi pour ce flash-back qui réchauffe ma journée et mon cœur.

En toute amitié
Charles André

Babette

Denis

Denis aime les chansons, Denis aime les garçons. Du haut de son appartement parisien, il flotte en équilibre sur rien. Le rideau vole ce dimanche matin.

Un soleil plaqué or se projette sur l'oreiller. Denis aurait pu être un dandy et toute la journée se prélasser. Mais Denis est plutôt un candy, un bonbon coloré d'un pays rêvé où l'on rit. Denis est funambule, il oscille entre la vie et les maux. Il a même reçu le prix Charles Cros, haute distinction pour ses bons mots. Ces mots d'enfant, livrés sincèrement et tricotés avec grâce pour entêter les blondinets.

Denis aime les chansons, Denis aime son balcon. Il y a planté des fleurs dont il prend soin pour ne pas qu'elles meurent. Denis se penche parfois pour regarder en bas la vie qui s'y passe, les restaurants chinois, les amoureux qui s'embrassent et ceux qui se plantent là.

Denis est haut-perché au dessus de la cité, au-dessus de l'immensité de la capitale qui s'étale en contre-bas, baskets aux pieds, toutes colorées.

Denis aime, non à Paris on n'aime pas, on adôôôre... le monde est fantastique, les gens extraordinaires, les macarons merveilleux... c'est le dessert qu'il nous sert.

Denis aime boire, sortir de sa planque ou d'une armoire une bouteille, ingurgiter jusqu'à ne plus savoir, jusqu'à oublier qu'il a des soucis, qu'il a des amis, qu'il a une vie.

Denis fait semblant depuis tellement de temps, Denis simule, Denis crapule. Denis en a lourd à porter. Il rêve de s'envoler, de planer, de perdre pied avec la réalité, d'oublier son passé.

La tête vide, le cœur vide, Denis vide son estomac sur les draps froissés, convulse parfois sur l'oreiller jusqu'à oublier qu'il a un mari là tout près qui n'en peut plus de le voir se noyer, qu'il a un mari là tout près qui ne sait plus comment l'aider, qu'il a un mari là tout près qui ne sait plus comment l'aimer.

Grand départ

Françoise Dreysse

Le rideau s'est doucement refermé. Une dernière fois, la main m'a fait signe et face au ciel bleu immense, je me retrouve dehors les bras ballants.

Je cligne des yeux et des nuages d'or émaillent le ciel. Derrière la maison, l'océan sombre ondule et au loin on entend la vague rumeur du port. Un corbeau plane haut dans le ciel.

Est-ce toi ou moi qui pars ? Les jours défilaient dans l'insouciance et nous n'en tenions pas le compte. Et aujourd'hui je me remémore le fil des saisons.

La porte s'ouvre et une jeune femme tenant la main d'une petite fille à la chevelure bouclée sort. Elles rient joyeusement, la petite fait ses premiers pas en s'accrochant à sa mère puis s'échappe dans une course encore hésitante, la mère la rappelle.

La petite a maintenant des tresses, un cartable sur le dos et s'éloigne bravement vers l'école qui l'attend. La mère la regarde s'éloigner. Avec le temps, l'éloignement s'accroissait car les battements du monde frappaient la porte. Je me laissais happer.

Et les années passaient. La fillette grandissait mais elle restait toujours la petite pour la mère qui la cajolait. Alors adolescente, jeune fille, jeune femme, femme mûre, toujours je revenais vers celle qui m'avait donné la vie. Bien sûr, la grande respiration du monde appelait à sortir du cocon de la maison mais la chaleur du soleil, la douceur de la pluie, la force du vent ne sauront faire oublier la chaleur, la douceur et la force de ton amour que tu m'as données sans compter.

Le rideau restera fermé pour toujours et il est temps de te quitter.

J'attrape les émotions au vol et les serre précieusement, les range avec les images, les couleurs, les gestes, les mots, les odeurs qui me reviennent et ces souvenirs me seront comme un viatique pour la route qui s'ouvre devant moi. Je regarde une dernière fois vers le rideau fermé derrière lequel je sens encore ta présence pleine de sollicitude. La sirène d'un bateau lance son appel et mon ombre va s'étirant le long du chemin dans le soir déclinant.

Consommée

Pierre Emmanuel

La porte s'est refermée, Sophie s'en est allée. Paul se retrouve soudainement terrassé, son projet de mariage évaporé. Tout son être frissonne malgré la rage qui le consume. Hier encore, il espérait pouvoir sauver son couple en lui promettant de s'amender, en lui présentant ses excuses et en la suppliant de lui pardonner. Voilà maintenant presque trois ans qu'ils vivent ensemble presque harmonieusement. Bien sûr, il y a des hauts, des bas dans leur relation comme dans toute chose. La complicité, la confiance qu'ils ont su développer l'un envers l'autre, les sourires échangés, leurs caresses et leurs baisers lui manquent déjà cruellement. Il voudrait tout casser, prendre chaque meuble et le briser méthodiquement, prendre chaque objet et le réduire en miettes à commencer par ce verre dans lequel elle a trempé ses lèvres, ce miroir dans lequel elle s'admirait tous les matins ou encore ce

sofa où elle aimait se lover, le soir, pour y lire un roman. Pourtant Paul ne bouge pas, incapable d'esquisser le plus petit geste. Il voudrait hurler, crier sa peine sur les toits, laisser libre cours à sa fureur en éructant des torrents d'invectives mais pas le moindre son ne sort de sa gorge. Malgré sa peine insondable, aucune larme ne daigne humidifier ses yeux qui restent secs et arides comme le désert.

Prostré, vide, il reste là, immobile, les yeux éteints, sourd aux bruits qui lui parviennent de la fenêtre restée ouverte malgré la fraîcheur de cette fin de journée. Il n'entend pas les trilles des oiseaux perchés dans les arbres du parc voisin où s'égayent des enfants surveillés par leurs mamans. Il n'a pas remarqué non plus le doux fumet de la soupe de légumes préparée par Madame QUERO, sa voisine d'en-face.

Le temps passe, Paul n'a pas bougé mais sa nuque s'est affaissée, ses bras sont tombés le long de son corps quand, soudainement, la sonnette de la porte d'entrée déchire le silence et le sort brutalement de sa torpeur.

Son cœur battant la chamade, il se rue sur la porte d'entrée qu'il ouvre précipitamment, brutalement. Paul tombe nez à nez avec la gardienne venue le prévenir d'une coupure d'électricité programmée pour le lendemain matin. La rupture est consommée.

Nouveau départ

Geneviève Soissong Chibbaro

On la fit monter dans une diligence avec pour tout bagage le sac en tapisserie que lui avait offert son amie, la fille de l'économe. Elle eut juste le temps d'y fourrer un habit de rechange et son carnet secret où elle notait assidûment les événements de son quotidien. On lui dit qu'elle ne reviendrait plus jamais dans ce pensionnat. Elle y laissait d'un coup son enfance chagrine, ses souvenirs et ses compagnes d'infortune.

Ce départ précipité lui laissait le cœur gros comme une énorme citrouille. La diligence, tirée par quatre chevaux qui l'emmenaient on ne sait où, n'avait rien, elle, du carrosse en citrouille de Cendrillon. Le véhicule butait sur chaque caillou et manquait se renverser à chaque tournant dans les ornières du chemin. Mais son rythme la berçait quand même. Conte de fée ou cauchemar ? Elle s'endormit un moment au son d'une chanson mélancolique que lui fredonnait son ravisseur de père. Avec ses favoris et ses grosses joues, il n'avait rien d'un prince charmant mais n'avait cependant pas l'air si méchant. Pourtant, encore effarouchée, elle s'en méfiait quand même. D'où venait-il ainsi sans crier gare, après tant d'années où elle s'était crue orpheline ? Il aurait pu lui écrire, lui donner signe de vie, la prévenir plus tôt !

La diligence passait maintenant dans une forêt sombre comme un tunnel. Les arbres noirs courbés par le vent de novembre ajoutaient à l'angoisse de la jeune fille. Parfois, lorsque les nuages laissaient transparaître une demi-lune grise et pâle, celle-ci venait jeter un éclair de lumière sur le paysage tel un linceul blafard. Elle avait l'impression de s'enfoncer dans les ténèbres d'un enfer glacé. Elle se mit à grelotter. Il l'entoura avec tendresse de son bras chaud en répétant son nom au milieu d'un flot de paroles incompréhensibles mais qui se voulaient consolantes comme une mélodie. Sonja ! Sonja !... Après une brève hésitation, elle s'y blottit, légèrement rassurée malgré sa crainte. Mais une colère sourde s'était installée en elle et la rongea de l'intérieur. Où partaient-ils ainsi ? Elle n'osait lui poser des questions. De toutes façons, ils ne se comprendraient pas. Il lui chantait et lui parlait avec un drôle d'accent traînant dans une langue étrange avec des sons qui s'entremêlaient. Elle resta donc silencieuse, ferma les yeux et finit par s'endormir à nouveau, bercée par la balade que lui chantonait cet homme inconnu.

Bleu

Karen

Ischia a du mal à s'éveiller tellement la fatigue et la douleur l'accablent. Ses paupières sursautent à l'écho de sa conscience tandis que le sommeil l'aspire à rester dans le noir de son être. À chaque fois qu'elle tente d'entrouvrir les yeux, la lumière immaculée du matin l'aveugle, l'épée nacrée que pointe sur elle le soleil la plaque sur le lit d'hôpital.

Ce n'est qu'au son de ses babillages qu'elle revient vraiment à elle. Il lui parle, elle n'est plus seule. Ses murmures effervescents la renvoient instantanément aux dernières dix-huit heures. Hier, elle était enceinte, aujourd'hui, elle est mère. Bracelet de naissance en plastique bleu au poignet, Pierre, né le vingt-neuf septembre deux mille quinze, chambre cinq cent vingt-cinq, est allongé sur le dos. Coiffé d'un bonnet arc-en-ciel, coincé jusqu'aux pieds dans sa barboteuse lavande en coton éponge sur laquelle se promènent de petits lapins dans une forêt de carottes géantes, il étire ses doigts minuscules encore marbrés rose pêche même si ses yeux restent clos, collés par de petites croûtes post-natales. Il la sent, il la ressent, il l'appelle. Ischia se redresse, repousse les draps et pose un pied fébrile par terre.

Elle ne l'a pas encore vu. Pour la première fois, elle va rencontrer son fils. Elle s'en veut terriblement d'avoir perdu connaissance à l'accouchement puis d'avoir sombré dans un profond sommeil sans même avoir eu la force d'aller jusqu'au berceau. Elle culpabilise. Toutes les mères lui diraient qu'elle le connaît déjà son enfant, après

l'avoir porté neuf mois, qu'il est la chair de sa chair, son sang, qu'il incarne le prolongement de la mère, qu'ils sont fusionnels tous les deux.

Non.

Elle, elle a vécu son ventre comme une cohabitation insupportable, l'intrusion ultime. Alors, elle a enfoui au plus profond d'elle ce secret. On ne peut partager un corps et encore moins cette confiance. Pourtant, elle l'a aimé dès l'apparition, dans l'étroite fenêtre du test de grossesse, des deux barrettes bleues. Comment expliquer ces sentiments diamétralement opposés et surtout à qui en parler ? La délivrance physique lui a donc permis d'enfanter la délivrance psychique, de couper le cordon de l'isolement. Ischia va enfin pouvoir vivre pleinement sa maternité, non plus dans la négative mais avec un rêve d'avenir.

Elle se lève, les yeux humides d'émotion ; le tournis la rattrape, elle se veut plus forte et se hisse, la perche à perfusion en guise de canne, jusqu'au couffin. Ischia se penche vers ce petit être potelé. Ils se découvrent. À ses gazouillis désordonnés, elle répond spontanément par le chant, lui chuchotant une berceuse, la gorge serrée mais le cœur ouvert.

Dans le rayon chaleureux du soleil, Pierre est beau, elle le reconnaît.

Une chanson douce

Irène Schouler

« Une chanson douce que me chantait ma maman, en suçant mon pouce, j'écoutais en m'endormant ». Une autre mélodie, une autre histoire. Tout aussi mélancolique, triste et tendre à la fois. Des mots simples et vrais, des notes grinçantes mais si vibrantes, des accords mélodieux, une voix éraillée par l'émotion et délicate dans les sentiments. La musique heureuse et inoubliable de l'amour maternel. Mais la flamme s'est éteinte un jour de mai, un jour de printemps ensoleillé et chaud. La voix s'est tue, le cœur a cessé de battre. Une vie discrète mais remplie de rires d'enfants, s'est arrêtée brutalement. Inexorablement, le silence a coulé sur les jours et sur les nuits, le chagrin s'est engouffré dans un cœur meurtri. À travers de paisibles larmes, une barrière secrète mais si présente s'est installée.

Je t'avais offert pour un anniversaire une petite lampe en forme de tulipe renversée aux pétales de verre dépoli marbrés de rose et cerclés de dorure. Elle t'a éclairée tout au long de ton hiver et je l'ai retrouvée tel un cierge t'accompagnant dans l'infini. Il suffisait de la toucher pour qu'elle diffuse une agréable lumière. Maintenant, elle a pris sa place près de mon lit et elle éclaire mes lectures et mes rêves. Chaque soir elle me rappelle ton pauvre sourire et ta présence affectueuse que je devine à chaque instant. Le souvenir merveilleux de la chanson douce. Merci maman !

Kali GANDAKI

Christian Lyautey

Putain de pays, ça grimpe. Y a pas de route. Faut marcher. Pierre m'avait dit : viens avec nous. On va faire un trek au Népal. Tu verras, c'est cool. J'avais hésité longtemps avant de donner ma réponse. Je m'étais renseigné sur le circuit, la composition du groupe et sur l'accompagnateur. Même tranche d'âge, une prothèse de la hanche et une du genou. C'est ce qui m'a décidé, malgré un passage d'un col annoncé à plus de 5000m au Tibet. Si les prothèses de la hanche et du genou le font, tu dois être capable de le faire aussi, moi j'en ai pas...

Arrivé à Katmandou, déception, la mousson qui se prolongeait rendait inaccessible l'approche, par la voie des airs, de notre point de départ vers le Tibet. Alors il a fallu adopter un plan B. Maintenant, c'est la galère. Départ de Jomsom 2750m, objectif Lo Mantang 3840 m, la capitale du Mustang à 5 jours de marche avec des cols à plus de 4000 m. C'est le troisième jour qu'on marche. On suit un sentier qui longe la Kali Gandaki. Là ça va. Ça monte en pente douce. Mais quelquefois, il faut s'en écarter à cause des falaises abruptes qui tombent sur la rivière. Là, il faut grimper vachement pour redescendre quelques kilomètres plus loin. Heureusement, on a un minimum de bagages à porter, juste le nécessaire pour la journée. Le plus lourd, c'est les muletiers qui s'en chargent. On les retrouve généralement pour le repas de la mi-journée et le soir au bivouac. Les repas sont préparés par les cuisiniers qui nous précèdent en portant sur leur dos tout le matériel de cuisine et la nourriture. Lorsqu'on arrive au point de rendez-vous, en général, tout est prêt. Y a plus qu'à «mettre les pieds sous la table». Ils s'arrangent toujours pour nous préparer un bon repas. Chapeau les cuistots ! Après le casse croûte, pas le temps de faire la sieste. C'est reparti pour une nouvelle galère en suivant la rivière qui a aussi des affluents. Et ceux là, y a pas de pont pour les traverser. En enlevant ou en gardant les chaussures, en sautant d'une pierre sur l'autre quand c'est possible. Mais chaussures ou pas, ça se termine la plupart du temps par un bain de pieds ou même un bain tout court dans l'eau glacée. Hier, heureusement, on a pu se sécher dans une espèce de ferme auberge. La jeune patronne accueillante a permis à ceux qui avaient pris un bain involontaire de se sécher devant la cheminée. Pas folle la guêpe, elle avait aussi aménagé dans son établissement une petite boutique de souvenirs et d'artisanat local ou venant de la Chine proche. J'en ai profité pour acheter quelques babioles pensant que ça serait plus authentique et moins cher qu'à Katmandou et elle m'a fait cadeau d'un petit pendentif représentant une «croix gammée à l'envers (svastika symbolisant l'éternité). Pour la remercier, j'ai tenté de lui faire une bise. En souriant, elle m'a repoussé gentiment avec un « not here » qui décourageait d'entreprendre une autre tentative. Mon visage s'était tout de même

approché suffisamment du sien pour m'enivrer de son parfum au beurre de yak rance.

Ce soir, j'ai pas envie de coucher sous la tente. C'est plus de mon âge ! À cette altitude, je dors mal et le matin je suis tout courbaturé. J'espère qu'il y aura de la place dans le prochain lodge. Il faut que je me repose, même si je ne peux pas dormir. Demain on passe le premier 4000 !

ILS OU ELLES ?

Rosemarie

Ils éoliens ou elles éoliennes ? Non, îles éoliennes.

Lipari, où nous avons amerri, était la plus grande des îles éoliennes. Volcanique comme ses autres sœurs : Salina, Stromboli, Panarea, Vulcano, Alicudi et Filicudi, sa dernière éruption datait de 792 avant J.C. Elle avait fait un mort (de peur) et guéri le hoquet de 4 habitants. Depuis cet événement atroce, encore présent dans bien des mémoires, l'île dérivait de temps à autre de 38°38 N à 14°04 E par grand vent. Malgré le danger représenté par ces risques telluriques, nous avons réservé une chambre à l'hôtel Oriente où toutes les pièces donnaient sur l'Occidente, comme nous l'avions appris plus tard. D'où la question qui s'était imposée : pourquoi ne s'appelait-il pas tout simplement Occidente comme le suggérait sa localisation ? Nous avons déposé nos bagages et étions partis à la base de plongée sous-marine, car l'un des buts de notre voyage était de descendre à plus 200 m de profondeur, sans palme et en apnée. Nous sommes tombés immédiatement sur l'infâme pirate Barberousse, de sinistre mémoire : après avoir été la terreur de tout le bassin méditerranéen, il s'était recyclé. A présent, il rackettait les touristes, nombreux à cette saison, les obligeant à poser à côté de lui pour une somme minimale de 50 euros, sous peine de poursuite. Nous avons obtempéré rapidement, puis nous nous étions réfugiés dans la cathédrale, célèbre pour la statue de saint Girolamo en tenue d'Adam, sans la moindre petite feuille de vigne, le seul saint nu de toute la chrétienté. Il était interdit de le photographier sous peine d'excommunication orbi et urbi (décret du pape Innocent XIII 1954). Mais il était si laid que nous avons été ravis de cette interdiction.

Le lendemain matin, nous avons pris le BTPV (Bateau à Très Petite Vitesse) où des rameurs harassés nous avaient déposés 36 heures après sur l'île de Salina. Quand nous avons débarqué, tous pâles et nauséux, nous avons croisé l'incontournable Nenella, la plus jeune sœur de l'écrivain Luigi Pirandello. Elle était bizarrement vêtue d'une toge blanche, ses longs cheveux noirs flottant derrière elle. Du sommet de la montagne de pierre ponce où elle se trouvait, elle s'était élancée dans le bleu de la mer : suicidaire ? Non, jalouse de la notoriété mondiale de son frère, elle tentait

d'attirer ainsi l'attention sur elle. Cet étonnant événement était signalé dans le Guide des Retors (édition 2001) qui était notre bible.

Vers 22 h, nous avons pris la frêle embarcation qui nous avait laissés sur l'île de Stromboli à 2 h du matin. Le sable était noir, le ciel était noir, les étoiles étaient noires et la lune aussi. Nous étions les seules taches blanches de cet univers en négatif. Au loin, quelques lumières brillaient. Nous sommes arrivés en tâtonnant vers les premières maisons d'un village de pêcheurs. Quelle chance de tomber directement sur une air nb, ouverte malgré l'heure tardive où il restait une chambre libre ! Carmelina, notre charmante hôtesse nous avait proposé un petit encas, mais épuisés comme nous l'étions, nous sommes tombés immédiatement dans un sommeil comateux, malgré les joyeux aboiements siciliens de son chien, un cocker sable aux oreilles soyeuses, insensible aux « stai zita Rossi » (1) de sa maîtresse. Le lendemain matin nous a vus attablés, frais et dispos devant des spaghettis à l'encre de seiche, du pain, du vin et un énorme tiramisu. Malgré l'excellence de ce petit déjeuner, nous avons eu du mal à digérer. Nous avions comme projet d'escalader le Stromboli, mais plombés par le poids de cette nourriture si riche et à la vue de son sommet qui culminait au moins à 900, nous avons fait marche arrière, terrorisés par l'effort qui nous serait demandé. A l'idée de ces autres îles qu'il nous restait à explorer, notre enthousiasme sombrait peu à peu allez savoir pourquoi. Une impulsion soudaine nous a fait monter dans le premier bateau qui passait par là et nous avons rejoint Messine, sous un soleil de plomb. Assis confortablement dans l'avion qui nous ramenait chez nous, nous avons parlé longtemps de l'étrange beauté sauvage mais ténébreuse de ces îles dont nous avons si longtemps rêvé.

1 Tais-toi Rosie